

Zahra

Raya M.A.

Zahra

La rose des Lys

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08581-4

Avant-propos

Du haut de mon balcon entre mes doigts comme une béquille pour supporter tout ce qui se passe dans ma vie, ma dose de nicotine, mon addiction, mon voile de fumée, ma cigarette. Je vois la Méditerranée, je vois Marseille. Je vois ces tours qui feraient pleurer Raïonce par leur hauteur et la tristesse qui y habite, trop souvent, sans beau prince sur son beau cheval blanc pour délivrer ces âmes prisonnières et je suis lasse. Lasse, hélas de cette vie qui m'en a trop fait voir de toutes les couleurs, lasse des coups qui pleuvent sur moi à chaque désaccord, lasse de ma solitude et de cette situation qui empire chaque jour. Lasse d'attendre mon seul moment de bonheur, cet instant où je récupère, mon seul rayon de soleil dans tout ce brouillard, mon fils, Yanis, ma force, mon amour et ma vie. Pour lui, je supporte chaque coup, chaque blessure faites à mon âme et à mon corps, pour lui je ferai tout, pourvu qu'il ait une enfance heureuse.

Souvent on me demande pourquoi avoir choisi le métier d'assistante sociale ? Pourquoi vouloir assister des personnes dans leurs quotidien ? Jamais, je ne dis qu'à travers eux, c'est moi que

j'essaye de supporter. Je n'arrête pas de voir ma douleur, mes désillusions et mes peines dans leurs yeux, des centaines de femmes se font battre et ressentent. Qu'il est difficile de briser les liens sacrés du mariage, les liens qui nous unissent à notre bourreau, à cette personne qui est censé être près de nous jusqu'à ce que la mort nous sépare. Où était-il écrit qu'elle devrait venir de ses coups ? Quel astérisque avons-nous raté ? Quel droit de vie ou de mort sur nous, invisible, avons-nous donné ?

Noor

On ne meurt pas de se casser la figure. On ne meurt pas d'humiliation. On meurt d'un coup de couteau dans le dos.

Jacques Brel

Il était une fois une lumière...

En quittant la banlieue parisienne, il y a huit ans, pour m'installer à Marseille, je ne m'attendais pas à cela. Je ne m'attendais pas à avoir un avenir aussi sombre que mon passé que je fuyais. Le soleil et la mer Méditerranée, me paraissaient pouvoir être de bons remèdes face à mes démons mais même les démons aiment l'air marin et bronzer au soleil.

Née du premier mariage de ma mère, Noor, qui avait vingt-sept ans à ma naissance, j'ai deux frères, Sofiane et Amar, une sœur, Malak et un géniteur inexistant. Je ne me rappelle pas qu'il faisait partie du tableau, il a fait souffrir ma mère, puis il est parti en silence après ma naissance, laissant ma mère s'occuper seule de leurs deux enfants. Ils s'étaient connus jeunes, elle en était tombée amoureuse, son premier amour. Elle avait voulu croire aux belles histoires racontées par Disney, le bel homme que vous aimez et qui vous aime et avec qui vous faites une ribambelle d'enfants jusqu'à ce que la mort vous sépare. Après la naissance de Sofiane, le papier peint commença à se décoller petit à petit et ce

qui se cachait en-dessous, n'était vraiment pas beau à voir. Un mari de plus en plus absent et indisponible pour sa famille. Ma mère tint bon, elle crut qu'un deuxième enfant arrangerait les choses mais un bébé n'a jamais réglé les problèmes des adultes et un matin, il s'en est allé et n'est jamais revenu.

Ma mère, Noor, était une femme douce et dure à la fois, elle avait une force incroyable ; la force qu'ont ces êtres que la vie n'a pas toujours bien mené, qui ont surmonté des épreuves très durs qui les ont changés et qui ont plus souffert que goûté au bonheur. Noor, c'était cette femme, d'un mètre cinquante-quatre, au regard noisette perçant et aux cheveux bruns coupé court, à la princesse Diana. Malgré les années et les enfants, elle avait toujours gardé un corps svelte et un visage aux traits fins et assez expressif pour qu'elle n'est pas besoin de mots pour nous faire comprendre ce qu'il y avait à comprendre. Dans sa jeunesse, elle était la plus belle fille du quartier, courtisée par les uns et enviée par les autres. Pourtant, jamais elle n'avait joué de ses atouts pour avoir la vie qu'elle méritait, une vie bien plus tranquille que celle qu'elle a connue. Non, Noor était une femme forte, indépendante et courageuse, elle ne voulait rien devoir à personne. Alors quand son cœur a choisi mon géniteur et que celui-ci s'en est allé, elle n'a pas baissé les bras et s'est battue pour nous. Elle était déterminée à ce que nous ayons une belle enfance, une bonne éducation et une belle vie. Femme de ménage, elle ne se

plaignait pas. Elle était courageuse et luttait pour que nous ne manquions de rien, même si nous devions suivre des règles strictes et ne surtout rien gaspiller. Ma mère, l'être, qui m'était le plus cher est aussi l'une de mes plus grandes blessures. Je parle d'elle au passé car elle est décédée, il y a 19 ans déjà et au fond, je le sais bien que je ne m'en remets toujours pas et encore plus, depuis que je suis devenue maman à mon tour. Elle m'avait souvent répété que je connaîtrais sa valeur le jour où je deviendrais mère mais elle ne m'avait pas prévenu qu'elle ne serait plus là, qu'elle ne serait jamais grand-mère.

Noor, était une grande femme mais son cœur était encore plus gros.

Quelques années après le départ de mon « père », Noor se remaria avec Adel, d'un an son cadet. Adel était un homme grand, fin, cheveux gris et au regard noir et vide. Adel était un enfant enfermé dans le corps d'un adulte. Il avait besoin d'attention et d'affection. Ouvrier, il détonnait au milieu de ses collègues, ni fort ni courageux, toujours silencieux. Il était le contraire de ma mère et c'est sûrement son calme qui avait dû tant plaire à ma mère. Nous avons eu des relations très compliquées pendant longtemps, avant la naissance de mon petit frère et de ma petite sœur.

Quand Adel et Noor se marièrent, Sofiane et moi, n'étions que des enfants, il avait neuf ans et moi, six ans. Je n'avais jamais eu de père

contrairement à Sofiane et cela m'étais tout nouveau. J'ai dû en être heureuse, un temps, et surtout fière de pouvoir dire à mes copines que j'avais un « papa ». Je n'étais plus la petite, de la cour de récréation, qui n'avait que sa maman. C'était tellement mal vue à l'époque, une femme seule avec des enfants et sans homme pour s'en occuper et subvenir à leurs besoins. Une femme indépendante, mère de famille, salariés, qui s'en sortait sans l'aide de personne sauf de sa sœur et meilleure amie, Zohra, cela faisait autant jaser que peur. Puis, mon film de la famille heureuse et du beau-père idéal, s'écroula. Le drame commença, un an après leur mariage.

Un loup dans la bergerie...

Yacine, le seul et unique frère d'Adel, qui était son cadet, décida de quitter le Maroc pour venir s'installer en France. Ma mère, ne le connaissant que très peu, elle était au début, réticente puis, comme toujours, elle finit par céder pour faire plaisir à son mari. Lui avait – elle – seulement un jour dit non ?

Yacine, était l'archétype de l'agriculteur marocain sortit de son petit village. Il était petit, musclé, la peau brulée par les heures passées au soleil et les mains rugueuses. Il avait le regard noir, le genre de regard emplis d'amertume et de frustration. Une gêne c'était installée en moi dès le premier regard, un sentiment de danger, j'étais mal à l'aise. Yacine vint s'installer chez nous le temps de se trouver un appartement mais les mois se transformèrent en années.

Quelques semaines après son installation, alors que ma mère était au travail et Adel à l'usine, nous laissant seul avec Yacine, celui-ci me proposa de jouer à un jeu avec lui. Malgré mes réticences, je n'osai pas dire non et puis mon grand-frère était dans sa chambre, il n'y avait rien à craindre. Comme aimait à me le répéter Sofiane, personne ne pouvait me faire du mal tant qu'il était dans les